



ÉRIC
DECOUTY

Les braises
de
l'incendie

« Un véritable page-turner. »

Libération

piccolo  NOIR



« Ne pas faire de zèle. » Voilà ce qu'on rabâche au juge Krause depuis qu'il est chargé d'instruire l'affaire de l'hôtel Caumartin. Dans la nuit du 8 avril 2005, cet hôtel social délabré où s'entassaient des immigrés africains a été réduit en cendres par un violent incendie. Comment ne pas faire de zèle quand 28 personnes ont perdu la vie ? Pris dans une tourmente personnelle, le juge Krause n'est pas sûr d'avoir la force de mener à bien cette enquête. Jusqu'à ce qu'il croise la route de Nathalie Ségurel, une jeune avocate qui lui remet un témoignage inédit.

Tano, un adolescent ivoirien, a disparu après avoir vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir ce soir-là. Dans une France en proie aux crispations politiques et sociales, les imprudences d'aujourd'hui pourraient entraîner des conséquences irrémédiables dans le monde de demain.

Éric Decouty signe une enquête haletante et nous entraîne dans les recoins sombres des arcanes politico-judiciaires.

Un adolescent en fuite, un juge tourmenté et une avocate intrépide.

ÉRIC DECOUTY a mené une carrière de journaliste spécialisé dans les affaires politico-financières. Depuis la parution de son premier roman, *Le Petit Soviet*, il se consacre à l'écriture. Dans ses romans, il mêle intrigue policière, drames intimes et affaires d'État pour explorer les pages sombres de l'histoire récente.

« Outre que Decouty a l'art de nous guider dans les méandres d'une enquête, c'est la personnalité du héros qui fait d'emblée le charme de ce roman. Intime et poignant. » *Le Figaro littéraire*

Éric Decouty

Les Braises de l'incendie

LIANA LEVI  *piccolo*

*« Une croix, c'est déjà pénible, mais en avoir tout un tombereau
à trimbaler sur les reins, c'est pas une vie. »*
Jim Thompson

À Paris, en 2005, plusieurs incendies ravagèrent des hôtels réservés aux personnes en situation de grande précarité, notamment des migrants. Au total plus de cinquante hommes, femmes et enfants moururent dans ces brasiers, souvent sans que la justice réussisse à faire la lumière sur les circonstances. La même année, des émeutes historiques embrasèrent les banlieues, avec en toile de fond des violences policières, des trafics de drogue, l'abandon des cités par les gouvernements successifs mais aussi la montée d'un islam radical. Cinq ans après la fin du siècle, ces événements sans rapport apparent ouvraient une nouvelle époque de peur et de sang.

PREMIÈRE PARTIE

LE FEU

Une nuit d'avril

Derrière les portes des chambres de l'hôtel, les familles se sont abandonnées au sommeil. Recroquevillé dans l'encoignure d'un couloir sombre, serré contre un mur couvert de mousse et de salpêtre, il écoute en tremblant le grincement de l'escalier en bois. L'homme ne mettra plus longtemps avant de le débusquer. Le temps presse et il lui reste encore deux étages à monter. Il cherche, terrifié, un improbable passage pour pouvoir s'échapper.

Soudain un éclat de voix monte du rez-de-chaussée, puis un brouhaha d'insultes et d'invectives. Il constate au mouvement du plancher que l'homme qui le poursuit interrompt sa course et rebrousse chemin. Il éprouve un léger soulagement et se concentre sur les voix qui montent. Celles du veilleur de nuit et d'une fille qu'il a souvent croisée. Et d'autres inconnues. Sans doute les membres de la troupe qu'il a vus en arrivant. Tous semblent gagnés par une agitation dont il devine la cause. Il avance jusqu'au palier en s'efforçant de ne pas faire de bruit. Il entrevoit des allées et venues fébriles, toujours ponctuées d'insultes.

Une fumée grise envahit peu à peu la cage d'escalier. Il ferme ses yeux irrités, étouffe dans ses mains un

toussotement. Lorsqu'il les rouvre, une brume chargée d'une odeur amère de charbon l'enveloppe. Il fait demi-tour, cherche à tâtons la rambarde pour monter les étages, mais, soufflée par un violent courant d'air, une flamme surgit et s'engouffre devant lui dans l'escalier. Il pense pouvoir la devancer mais à peine a-t-il escaladé quelques marches qu'un mur de feu fait barrage. Il ne pense plus à l'homme ni à la mallette en cuir noir qu'il tient serrée sur sa poitrine. Dans un brouillard de suie, il appelle sa mère mais d'autres cris d'effroi couvrent sa voix en même temps que craquent de partout les murs de plâtre ou de carton. Des ombres surgissent tout à coup du brasier. Il se laisse entraîner par cette foule de spectres, dévale l'escalier et se retrouve à l'extérieur, dans un chaos de camions rouges et de sirènes hurlantes.

L'air de la rue est tiède et poisseux. Il s'appuie contre un mur, suffoque et vomit une bile noirâtre. Des hommes casqués déploient des échelles et déroulent de longs tuyaux. Tout semble irréel. Une femme avec dans les bras ce qui doit être un bébé hurle qu'il faut sauver son mari et ses enfants. Il détourne le regard pour ne pas voir l'image de sa mère et sa petite sœur, coincées dans la fournaise. Celle de son autre sœur vient d'un coup. La tragédie passe au second plan, il s'agite, se précipite dans un sens puis un autre. Perdu dans le tumulte, il s'arrête pour se repérer. Il met une éternité à se frayer un passage et parcourir la cinquantaine de mètres jusqu'au seuil de l'immeuble où il lui a demandé d'attendre. Elle n'est plus là. Il clame son prénom à s'en déchirer la gorge. Il ne reçoit en réponse que les bruits de l'enfer.

Il se pose à l'endroit où elle était assise, observe le sinistre spectacle sans que personne le remarque. Les flammes jaillissent au-dessus du toit de l'hôtel et des corps

se jettent des fenêtres ou des murs éventrés. Des rescapés vacillants ou portés par des blouses blanches sont embarqués dans des ambulances, d'autres blouses s'affairent au chevet de ceux trop abîmés pour être transportés. Sa sœur a dû être évacuée.

Il est certain qu'elle est encore vivante.

Il la retrouvera, demain ou dans quelques jours.

Il se relève et se met à courir au hasard.

Il court dans les rues de la ville jusqu'à ce que le vacarme de l'incendie ne soit plus perceptible. Il s'arrête sur un banc. Quand il reprend son souffle et ses esprits, le film des dernières heures se projette dans sa tête en accéléré. Un flot de larmes le submerge. Il se lève pour ne pas s'effondrer et reprend son périple. L'anse de la mallette lui coupe la main. Il regarde l'objet. Sans lui, peut-être que rien ne serait arrivé. Il s'arrête à nouveau, l'entrouvre et le referme, hésite à s'en débarrasser. Mais à présent son chagrin ne laisse plus de place à la honte et la culpabilité.

Vingt-huit morts

Gaspard Krause grommelle des injures contre la météo, accroche son imper et son trilby trempés au perroquet bancal, puis s'installe à son bureau sans cesser de maugréer. Derrière un gros ordinateur, Jacqueline l'observe avec un sourire ironique et bienveillant. « Bonjour monsieur le juge », dit-elle à mi-voix au moment où il allume sa première Peter Rouge de la journée. Krause répond d'un hochement de tête. Une volute de fumée le fait grimacer. La greffière se retient de rire en l'entendant lancer, cette fois à voix haute, une autre bordée d'insultes contre la succession des éléments contraires. Malgré sa méchante humeur, Jacqueline est ravie de le voir sans cette mine éteinte qu'il affiche depuis de si longs mois. Elle veut croire qu'aujourd'hui, enfin, tout va changer.

Douze ans qu'ils font équipe. Après leur rencontre au tribunal de Créteil, elle l'a suivi à Évry, Bobigny et enfin à Paris. En 84, lorsqu'elle avait été affectée au cabinet de ce jeune magistrat elle n'imaginait pas que sa carrière serait irrémédiablement liée à la sienne. À l'époque, quand ses collègues se pâmaient devant le charme de ce juge à la troublante ressemblance avec Omar Sharif, elle voyait un de ces ambitieux en quête de notoriété au mépris des

pratiques judiciaires et, pire encore, des règles de procédure. Krause avait l'âge d'être son fils et si elle en avait eu un, elle n'aurait pas aimé qu'il lui ressemble. Mais le temps avait progressivement brouillé ses certitudes. Sans qu'elle ne s'en aperçoive ni sache exactement pourquoi, une complicité était née entre eux. Chacun dans son rôle et avec son statut. Au pôle financier du tribunal de Paris, les déboires professionnels du juge et sa mise à l'écart avaient renforcé cette complicité avant que le chaos de sa vie personnelle ne scelle cette singulière relation professionnelle, quasiment familiale malgré les apparences ou les postures.

Ces derniers mois, Jacqueline veille sur Krause encore plus attentivement qu'à l'habitude. Elle a même reporté son départ à la retraite. Dans les couloirs du palais elle se plaît à faire ses relations publiques, à retisser les liens rompus avec les autres magistrats, persuadée que tôt ou tard il sortira du placard où *ils* l'ont jeté et où il s'est enfermé.

Elle le regarde mettre de l'ordre sur sa table avec ses longs doigts maigres de pianiste. Il flotte dans son costume noir, le col de sa chemise blanche est trop grand de deux tailles mais il a noué avec soin une cravate verte et bleue qu'elle ne lui a jamais vue auparavant. Elle remarque aussi qu'il est allé chez le coiffeur. Sa tignasse, qui a blanchi en quelques jours il y a trois ans alors que curieusement sa moustache reste d'un noir de jais, est soigneusement taillée. Il a dépassé la quarantaine avec le teint plus pâle que jadis mais il porte encore beau.

Jacqueline pense que les circonstances sont propices. Elle hésite, fébrile, puis se lance.

- Madame Calmels est passée tout à l'heure.
- Calmels? interroge le juge bouche bée.

– En personne.
– Cette vieille bique se souvient de moi ?
– Madame Calmels souhaite vous parler, répond-elle comme si elle n'avait pas entendu l'injure.

– Qu'elle aille se faire foutre.

La greffière le fixe avec un air réprobateur. Elle garde le silence et fronce les sourcils.

– Qu'est-ce qu'elle me veut ? demande Krause tel un adolescent pris en faute.

– J'ai cru comprendre qu'elle souhaite vous confier un dossier.

Il lisse sa moustache avec son pouce et son index. Un tic qui signifie qu'il s'interroge. Elle guette sa réaction.

– Elle vous a dit quel dossier ?

– Non, mais à mon avis il s'agit d'un dossier important...

Elle ment. Calmels lui a parlé de l'affaire de l'hôtel Caumartin qui a fait la Une de tous les journaux ces derniers jours, mais elle préfère qu'il l'apprenne de sa bouche.

– Je pense que vous devriez aller la voir sans tarder.

Il lève les yeux au ciel et sort du bureau.

Calmels est une des doyennes du tribunal de grande instance de Paris. C'est elle qui désigne les juges pour instruire les dossiers dits des « affaires générales ». Magistrate de la vieille école, coiffure laquée et collier de perles sur robe de luxe, elle a longtemps pris Krause sous son aile avant d'appliquer les consignes de relégation décidées dans les hautes sphères du Palais et de la Chancellerie. Ce matin, elle est venue assez tôt pour être sûre de ne pas le rencontrer. C'est à Jacqueline qu'elle souhaitait parler. « Comment va-t-il ? », a-t-elle demandé. La greffière s'est empressée de saisir avec enthousiasme

la main tendue vers le juge. Elle a affirmé qu'il avait surmonté les épreuves personnelles et qu'il était en état de se remettre au travail. Oubliant sa fonction subalterne, elle s'est même posée en garante de sa loyauté et de sa détermination.

– Si vous lui faites confiance, vous ne le regretterez pas.

– Il a de la chance de vous avoir, a répliqué la doyenne. Qu'il passe à mon bureau dès que possible.

Incapable de se concentrer, Jacqueline attend le retour de Krause. Les dossiers de troisième catégorie dont il est chargé peuvent rester en souffrance sans que personne ne s'en plaigne. Elle remarque qu'il a laissé son paquet de cigarettes. En général, elle ne fume pas au bureau mais le moment justifie qu'elle déroge au principe. Elle allume une clope et se pose à la fenêtre qui donne sur le boulevard du Palais. La pluie a cessé et le soleil perce timidement. Elle y voit un signe encourageant.

Elle s'apprête à griller une deuxième cigarette quand Krause fait irruption dans le bureau. Son air est renfrogné mais il tient sous le bras une épaisse chemise bleue à sangle. Elle regagne sa table de travail en prenant soin de ne pas lui montrer sa satisfaction. Il s'assoit sans un mot et ouvre le dossier.

– Je suis occupé, dit Krause à sa greffière avant qu'elle décroche le téléphone qui sonne.

– Monsieur le juge est occupé, répète-t-elle à son interlocuteur. Je crains que vous ayez du mal à obtenir un rendez-vous prochainement. Nous vous rappellerons dès qu'il aura des disponibilités.

Il la fixe.

– Je croyais que la vieille bique ne vous avait rien dit...

- Rien de précis.
- Sacrée menteuse.

Il sourit. Ce sourire rare et timide qui éclaire ses yeux noirs bouleverse Jacqueline.

- Bon, vous me racontez ? demande-t-elle.

– Elle m’a désigné dans l’affaire de l’incendie de l’hôtel Caumartin. Il paraît que c’est un cadeau, l’occasion de démontrer que je peux encore servir l’institution et que je ne suis pas totalement perdu, dit-il avec amertume.

- Non ! C’est une preuve de confiance.

Il hausse les épaules.

– Et la confiance ça s’honore. À vous d’être à la hauteur, monsieur le juge, reprend-elle avant de laisser passer un court silence. En ce qui me concerne, je n’ai aucun doute.

Jacqueline sort un grand agenda en cuir, prend le téléphone et annule tous ses rendez-vous pour les deux semaines à venir. Krause ouvre le dossier. Il connaît l’histoire à travers les titres du *Monde* et la matinale de *France Inter*. Les journalistes ont évoqué la vétusté de l’établissement sans écarter l’hypothèse d’une main criminelle. Dans le bureau de Calmels il a compris que la médiatisation met la justice sous pression. « Les familles sont en droit de connaître la vérité. Je compte sur vous pour boucler rapidement cette affaire », l’a prévenu la doyenne après avoir souligné que sa désignation pour instruire un dossier d’une telle importance relevait de sa seule décision et qu’elle espérait ne pas avoir à le regretter.

Il lit les procès-verbaux des policiers du commissariat du IX^e arrivés sur place au milieu de la nuit, puis ceux de la brigade criminelle saisie de l’enquête le lendemain, par le procureur de la République.

L'hôtel Caumartin est situé au 46 rue de la Victoire, à deux pas de l'Opéra et des Grands magasins. Un immeuble de cinq étages, entièrement occupé. Le feu s'est déclaré vers 1 heure du matin et a mobilisé plus de 200 pompiers et personnels du SAMU. Le bilan définitif est de 28 morts dont 12 enfants. « Environ la moitié ont été identifiés, essentiellement des demandeurs d'asile d'origine africaine en attente de décision ou déjà déboutés », écrivent les policiers. Une série de photos prises par l'identité judiciaire montre l'ampleur du sinistre. Krause ferme les yeux devant les clichés des corps calcinés. Suit une liste de noms, des familles pour la plupart. Le plus âgé avait 43 ans, le plus jeune 6 mois.

Ne pas s'émouvoir ni se laisser gagner par la colère.

Le juge tourne rapidement les pages qui ne présentent pas un intérêt immédiat : des plans du bâtiment, des documents administratifs et des attestations d'assurance. De courtes déclarations de témoins ont été enregistrées. Aucun rescapé n'a encore été interrogé. Les flics ont toutefois noté l'adresse des établissements où ils sont relogés par la mairie. Krause s'agace du désordre dans la paperasse. Il tire trois pièces du dossier : l'interrogatoire du veilleur de nuit, un rapport administratif sur l'hôtel et la synthèse de l'enquête préliminaire de la brigade criminelle. Il referme la chemise bleue et la dépose sur le bureau de sa greffière.

– Pouvez-vous mettre de l'ordre dans ce bordel, Jacqueline ?

– Avec plaisir, monsieur le juge, répond-elle tout sourire.

– Vous rigolerez moins en voyant les images.

Apprentis sorciers

Krause se plonge dans les documents qui l'intéressent, en commençant par les conclusions de la police. Le feu a pris dans des vêtements entassés au fond d'un débaras au rez-de-chaussée près de la salle du petit déjeuner où se trouvaient le veilleur de nuit avec quelques amis, notamment des prostituées du quartier. Alertée par la fumée sortant de la pièce, la petite équipe aurait essayé d'éteindre l'incendie plutôt que d'appeler les secours avant qu'une des filles passe un coup de fil aux pompiers depuis une cabine téléphonique. Lorsque ceux-ci sont arrivés sur place, les résidents étaient pour la plupart déjà pris au piège des flammes. Les enquêteurs ne privilégient aucune piste : accidentelle ou criminelle.

L'audition du veilleur de nuit n'est guère plus instructive. Âgé de 32 ans, Bruno Jeambrun est le fils du gérant de l'hôtel. Il a reconnu que lui et ses invités avaient beaucoup bu et pris de la cocaïne, expliquant ainsi leur confusion. Krause note son nom sur un bloc de papier suivi de trois points d'interrogation. Il ajoute celui de son père, André Jeambrun. Hôtel «une étoile» à l'origine, son établissement est depuis 2000 un lieu de placement de personnes en situation précaire par les services sociaux de la Ville

de Paris. Les 36 chambres leur sont même entièrement dédiées. Le Samu social paye les factures: 17 euros par nuit et par personne. Capacité maximale de l'hôtel: 72 places. Krause reprend la synthèse de la Crim. Elle indique qu'une centaine de personnes occupait les lieux la nuit de l'incendie. Au moins trente n'auraient donc jamais dû se trouver là. Il griffonne les deux chiffres à côté du nom du gérant et poursuit la lecture. Un feuillet à en-tête de la préfecture de police signé par un inspecteur indique que l'autorisation d'accueil a été renouvelée deux mois plus tôt après une inspection officielle. «Aucune anomalie n'a été détectée» est-il mentionné.

Il recule dans son fauteuil, allume une cigarette, souffle la fumée en fixant le plafond sale du cabinet. Sans cesser de ranger la paperasse, Jacqueline l'observe du coin de l'œil. En d'autres temps, il se serait empressé de convoquer le commissaire de la brigade criminelle, de sortir la liste d'experts à mandater et aurait lancé une volée de commentaires indignés en jurant qu'il allait faire la peau aux responsables. Zorro, l'appelaient les avocats à Bobigny, considérant qu'il avait troqué sa robe de juge contre le costume de justicier. Ils n'avaient pas entièrement tort mais à l'époque, la bienveillance du président du tribunal lui permettait d'échapper aux multiples requêtes en annulation de procédure ou en récusation. La greffière se demande si l'incendie de l'hôtel Caumartin peut raviver sa flamme de justice ou si elle est définitivement éteinte.

– Vous en pensez quoi, Jacqueline ?

Surprise par la question, la greffière balbutie qu'elle n'a encore rien lu mais que les photos sont épouvantables.

– Je ne vous parle pas du dossier...

– De quoi, alors ?

– De la vieille bique.

Elle a perdu l'habitude de compléter ses ellipses et interpréter ses silences. Avant, quelques mots suffisaient pour saisir l'origine autant que l'objet de ses propos parfois si laconiques qu'ils pouvaient sembler incohérents. Elle garde le silence.

– Pourquoi moi ?

– Parce que vous êtes le meilleur.

La greffière s'en veut de ne pas avoir trouvé d'autre réponse.

Il hausse les épaules.

– Soit elle veut me piéger, soit elle compte sur moi pour remuer la merde. Dans les deux cas ma désignation ne doit rien à sa générosité ou à sa bienveillance et j'aimerais savoir ce qu'elle a derrière la tête...

Au temps de sa splendeur le juge Krause entretenait à l'égard de tous les acteurs des dossiers qu'il avait à instruire – policiers, avocats et collègues – une méfiance que beaucoup qualifiaient de paranoïa. L'histoire avait enseigné à Jacqueline qu'elle était justifiée. Même si elle ne saisit pas ce qu'il sous-entend avec Calmels, la greffière ne cherche pas à le convaincre du contraire.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Une intuition.

Il se lève et donne à la greffière les documents qu'il vient de consulter.

– Lisez attentivement avant de les ranger.

Deux coups secs à la porte les interrompent. Krause prend le temps de se rasseoir avant d'autoriser l'entrée. Le procureur adjoint Jean-Louis Landais salue la greffière d'un mouvement de tête et avance d'un pas décidé vers le juge d'instruction.

– J'espère que je ne vous dérange pas, dit-il en lui tendant la main.

Krause la saisit sans convictions.

– Que puis-je pour vous? demande-t-il froidement.

Krause se méfie par nature de tous les membres du parquet, institutionnellement aux ordres de la Chancellerie, du ministre et donc du pouvoir.

– J’ai appris votre désignation dans l’affaire de l’hôtel Caumartin, répond le procureur adjoint. J’ai dirigé l’enquête préliminaire et j’ai pensé que mon regard sur le dossier vous intéresserait.

– Il ne fallait pas vous donner cette peine. J’ai pour habitude de me faire ma propre opinion et...

Jacqueline recule brusquement son fauteuil faisant grincer les pieds sur le plancher. Krause s’interrompt et la voit approcher une chaise en invitant Landais à s’asseoir. Il sourit en lui-même de ce rappel à la bienséance et à un minimum de courtoisie. Le procureur adjoint remercie la greffière, passe une main sur son crâne lisse et se tourne vers Krause en plissant ses minuscules yeux bleus.

– C’est une affaire délicate qui vous a été confiée, monsieur le juge...

Il marque un temps d’arrêt.

– Un fait divers tragique que beaucoup cherchent à instrumentaliser. Je comprends la douleur des victimes mais les médias et certains politiques veulent y voir je ne sais quel scandale. La justice doit être imperméable aux manipulations de ces apprentis sorciers. Je ne doute pas qu’avec votre expérience, vous saurez faire face au tumulte.

Krause lance un coup d’œil à Jacqueline feignant d’être occupée. Il allume une cigarette, pousse le paquet de Peter vers Landais qui décline avec le plat de la main.

– Comment dois-je interpréter vos propos, monsieur le procureur? demande-t-il, faussement détaché.

– Je ne pense pas qu’il y ait matière à interprétation, répond Landais avec un mince sourire.

– Me voilà rassuré, dit Krause.

– Je suis simplement venu vous dire que vous pouviez compter sur moi pour faire la lumière sur ce qu’il s’est passé. Que l’incendie soit accidentel, ce que j’ai la faiblesse de penser, ou criminel, nous avons tous intérêt à boucler au plus vite le dossier.

Le même discours que Calmels.

Krause hoche la tête, attrape son bloc, écrit quelques lignes.

– Dans ces conditions, quand vous parlez de manipulations et d’apprentis sorciers, pouvez-vous me dire à quoi vous faites allusion, monsieur le procureur ?

Posée avec la solennité d’un interrogatoire, la question paraît crispier Landais qui se cambre légèrement sur sa chaise.

– Vous ne lisez pas les journaux, monsieur le juge ?

– Non mais sur votre recommandation je pense que je vais m’y mettre. Auriez-vous des informations à me communiquer, monsieur le procureur ?

– Rien de particulier...

– Dans ce cas, je vous remercie.

Krause pivote dans son fauteuil, regarde sa montre et s’adresse à sa greffière.

– Jacqueline, pouvez-vous noter que ce jour à 11 heures, monsieur le procureur adjoint Jean-Louis Landais est venu à notre cabinet pour nous indiquer, ouvrez les guillemets...

Il consulte son bloc et se met à dicter les phrases qu’il a notées.

– À quoi vous jouez, Krause ? lance Landais debout devant le bureau du juge, le visage empourpré de colère.

– Je suis vos conseils : je m'efforce d'être imperméable aux manipulations.

– Vous avez tort de le prendre ainsi. Je cherche simplement à vous alerter. Cette affaire est une patate chaude dont le parquet a pris soin de se débarrasser en la passant à l'instruction... J'ignore qui a choisi de vous la confier mais sachez qu'à l'intérieur de ce tribunal, comme ailleurs, vous êtes attendu au tournant. Si vous jouez au matamore, vous risquez fort de retomber dans le trou où vous aviez été placé. Et cette fois il n'y aura personne pour vous en tirer...

Landais traverse le bureau sans un regard à la greffière. « Et aérez un peu ça empest le tabac », dit-il en sortant.

Krause attend quelques secondes, va ouvrir la porte du cabinet pour s'assurer que le procureur adjoint n'est pas campé derrière. Jacqueline est à nouveau plongée dans la lecture des documents qu'il lui a donnés.

– Pas de commentaire, lui lance-t-il sèchement.

– Je n'avais aucune intention d'en faire, répond-elle sur le même ton.

– Parfait. Appelez le commissaire Pudlowski à la Crim. Je souhaite le voir dès qu'il est disponible.

Elle l'observe enfiler son imper.

Elle sait où il va. Comme tous les jours ces dernières semaines, à l'heure du déjeuner.

– À votre avis, Jacqueline, il voulait me dire quoi Landais exactement ? demande-t-il sur un ton redevenu aimable.

– Rien d'autre que ce qu'il vous a dit.

Elle ne fait preuve d'aucune aménité.

– À force de considérer qu'il n'y a autour de vous que des ennemis vous n'écoutez plus personne. Tous les gens qui sont morts dans cette saleté d'hôtel et toutes leurs

familles qui souffrent méritent autre chose que des querelles d'ego.

Il la regarde avec ses yeux tristes qui lui déchirent le cœur.

– Vous avez raison, murmure-t-il.

L'inquiétude assaille à nouveau la greffière. Il peut basculer à tout instant.

– Vous allez vraiment instruire cette affaire ?

– Vous en doutez ?

– Non, plus maintenant.

Un sourire triste

Gaspard Krause monte dans le bus 21 devant le palais de justice. Une dizaine de minutes jusqu'à l'arrêt Saint Jacques-Gay Lussac en remontant le boulevard Saint-Michel. Il prend la rue Thuillier, allume une cigarette à hauteur du 8, la fume à moitié et s'engouffre dans le passage dédié aux visiteurs. Il traverse le jardin et l'accueil de l'hôpital Curie qui jouxte l'institut de recherches puis se dirige directement vers les ascenseurs, grimpe au troisième étage, pousse les lourdes portes à battants, suit un long couloir silencieux, un autre sur la droite avant d'atteindre la chambre 316. Krause toque légèrement et entre sans attendre de réponse. La pièce est dans la pénombre. « Bonjour Sandra », dit-il à voix basse. La femme allongée sur le dos ouvre les yeux et les referme. Il s'adosse au mur près de la fenêtre avec le store baissé et l'observe sans un mot. Hier, il est resté ainsi près d'une heure. Comme avant-hier et la plupart des autres jours.

Depuis plus d'un an, l'hôpital est son seul lieu de rendez-vous avec Sandra. Entre chacun de ses séjours, elle refuse de le voir, fidèle à sa décision prise au moment de leur séparation, avant que son cancer soit détecté. Il avait appris la nouvelle beaucoup plus tard, par ses

beaux-parents qui considéraient qu'il devait être informé de la situation. Stade 4. Il s'était immédiatement rendu à son chevet et bien qu'elle l'ait repoussé et exigé qu'il ne revienne pas, elle avait fini par accepter ses visites. Malgré les peu de mots échangés entre les longs silences, elles sont leur dernier lien, le résidu de leur passé détruit.

Krause regarde son visage pâle et son crâne débarrassé de la crinière fauve qui avait participé, il y a longtemps, à sa notoriété. Sandra est comédienne, au théâtre essentiellement et parfois à la télévision. C'est d'ailleurs lors de la projection en avant-première de l'adaptation d'une véritable affaire judiciaire qu'ils s'étaient rencontrés. Elle avait un peu plus de vingt ans, huit de moins que Gaspard, l'âme aussi passionnée que celle du jeune juge arrogant pouvait être glacée et des origines radicalement différentes: elle, petite parisienne de la rue Saint-Benoît, fille unique d'universitaires profs de philosophie et de littérature et lui dernier descendant d'au moins trois générations de militants communistes alsaciens. La banale attirance des contraires, le plus souvent propice aux emballements fugaces, s'était transformée en histoire d'amour harmonieuse jusque dans les détails les plus ordinaires de la vie. Sandra et Gaspard s'étaient naturellement épousés.

Elle entrouvre à nouveau les yeux. Il aperçoit une lueur verte.

– Ça t'apporte quoi de venir tous les jours? demande-t-elle faiblement.

Krause hausse les épaules.

– Je suis heureux de te voir.

Elle se redresse difficilement. Il remarque que les os de ses épaules sont un peu plus saillants sous la fine blouse bleue.

– Pas moi, dit-elle avec un sourire triste. Souvent je fais semblant de dormir pour ne pas avoir à te regarder. J'attends simplement que tu partes.

Il le sait.

– Tu n'y peux rien, Gaspard, sauf me laisser vivre encore un peu ou mourir vite. Si j'en crois les dernières nouvelles, je penche plutôt pour la seconde option, dit-elle en cherchant l'ironie.

Sandra parle sans agressivité, d'une voix douce ravissant la douleur d'une plaie impossible à panser.

– Je reviendrai demain.

– Je dormirai sans doute.

Elle fait cette petite moue étrange qu'il n'a jamais réussi à interpréter clairement, mélange de sourire et de grimace.

– Au fait, ils m'ont refile un dossier ce matin.

– Un vrai ?

Elle a l'air sincèrement surprise.

– Oui. Une histoire d'incendie dans un hôtel social, la semaine dernière. Vingt-huit morts, tous Africains. La presse ne parle que de ça.

– Criminel ?

– C'est trop tôt pour le dire.

– Je suis vraiment contente pour toi. Tu ne vas pas faire de conneries, cette fois ?

Un âne qui recule

Le juge Krause et le commissaire Pudlowski se sont souvent croisés dans les couloirs du palais, sans jamais travailler ensemble. Lorsqu'il était au pôle financier, Krause n'avait pas eu l'occasion de saisir la brigade criminelle et après son déclassement aux affaires générales, si certains dossiers concernaient la Crim, aucun ne justifiait que le patron s'y intéresse. Claude Pudlowski dirige le plus réputé des services de la PJ parisienne depuis cinq ans après en avoir été le chef adjoint pendant presque un septennat. Surnommé La brosse pour sa coiffure, la cinquantaine légèrement bedonnante, avec un visage ovale et deux grands yeux clairs et rieurs, Pudlowski n'a pas la tête de son emploi. Il bénéficie pourtant d'une solide réputation, relevée il y a trois ans par quelques portraits flatteurs dans la presse après l'arrestation « du tueur des beaux quartiers », un dingue ainsi baptisé pour avoir liquidé trois personnes dans le triangle Auteuil-Neuilly-Passy. Krause se souvient plus particulièrement de l'article du *Figaro* accolé à un autre dont il était le sujet principal et qui allait précipiter sa chute. Bien qu'il n'existe aucun lien entre les deux, il en avait nourri une antipathie à l'égard du flic. Il était d'ailleurs convaincu

que si Pudlowski n'était pour rien dans cette proximité, la mise en page ne relevait pas du hasard. Le rédacteur en chef du journal de droite avait à coup sûr pris un plaisir sournois à faire voisiner l'hagiographie du policier et le dézingage d'un juge supposé « rouge ».

Lorsque Pudlowski entre dans son cabinet, Krause s'efforce de faire bonne figure et le remercie de s'être déplacé aussi vite. En réalité, en passant par la cour intérieure il faut moins de cinq minutes pour aller des bureaux de la Crim, Quai des Orfèvres, à la galerie des juges du palais de justice mitoyen. Le magistrat s'excuse de n'avoir fait que survoler le dossier mais il tient à recueillir les impressions du commissaire avant de s'y plonger davantage. Krause regrette que Jacqueline ait dû partir. Il aime avoir son sentiment sur les personnes qui entrent dans son cabinet, surtout celles dont il se méfie. Toutes en réalité.

– Le procureur adjoint est passé ce matin. Pour lui, l'incendie est accidentel, dit Krause, histoire de lancer la discussion.

Le regard contrarié de Pudlowski indique qu'il a raté son entrée en matière.

– Dans ce cas, saisissez un autre service de police, répond sèchement le commissaire.

Réduire d'emblée l'importance de l'enquête est le pire moyen d'impliquer le flic et sa brigade. Il aurait dû préparer l'entretien et éviter d'attaquer par une dépréciation de l'affaire. À force d'instruire des dossiers sans enjeu, il a perdu la main.

– Non, non, bien au contraire, s'empresse de corriger Krause. L'analyse du parquet m'a surpris et je me demandais si vous la partagiez.

– En l'état de nos investigations, toute conclusion me semble hâtive...

Pudlowski reste froid et distant.

– Mais désormais c’est à vous, monsieur le juge, et pas à moi de trancher.

Il a prononcé la dernière phrase sans malice apparente. Le patron de la Criminelle est très populaire auprès des magistrats qui louent la franchise de sa collaboration.

– Et moi, monsieur le commissaire, je ne peux rien sans vous.

Cette fois, il renvoie à Krause un sourire bienveillant, signe que l’incompréhension initiale est oubliée.

Pudlowski jette un coup d’œil au cendrier en verre à moitié rempli sur le bureau et sort un paquet de Craven. Il offre une cigarette au juge, coince la sienne légèrement de travers, à la commissure des lèvres, et allume les deux clopes avec un vieux Zippo. Le commissaire tire une longue bouffée et commence son exposé des éléments recueillis par sa brigade. Pour l’essentiel, les mêmes que ceux inscrits dans la synthèse.

– Un départ de feu a eu lieu dans le débarras mais il faut attendre le résultat définitif des expertises pour avoir confirmation qu’un court-circuit est à l’origine de l’incendie.

Il explique qu’André Jeambrun, le gérant de l’hôtel, nie toute défectuosité, invoquant les récents contrôles de conformité de la préfecture. D’après lui le système électrique a sauté à cause d’un surcroît d’appareils dans les chambres. Bruno Jeambrun, le fils et veilleur de nuit, est sur la même ligne. Il ne conteste pas avoir pris de la drogue mais répète avoir tout fait pour éteindre les flammes.

– Ce type est aussi franc qu’un âne qui recule, ponctue Pudlowski.

Des lustres que Krause n’a pas entendu cette expression. Elle fait surgir dans sa mémoire des images de son grand-père.

– Il prétend ne pas se souvenir des noms des personnes qui étaient avec lui, poursuit le policier. Si vous décidiez de lui faire passer un petit séjour en cellule, je pense que ça l'aiderait à retrouver la mémoire... Ce type est le premier fil qu'il nous faut tirer, mais je ne suis pas certain qu'il nous mène bien loin.

– Et la prostituée qui a appelé les pompiers ?

– Elle dit à peu près la même chose. Ils étaient tous défoncés et ils ont essayé d'éteindre les flammes. Elle regrette de ne pas avoir alerté les secours plus tôt, etc.

Le policier marque une pause, écrase sa cigarette. Krause en profite pour bien réfléchir à ce qu'il vient d'entendre.

– Excusez-moi, commissaire, mais vous avez dit *un* départ de feu et non pas *le* départ du feu. Sous-entendez-vous qu'il pourrait y en avoir plusieurs ?

Le flic plisse les yeux avec une moue pour souligner la perspicacité du juge.

– En plus du débarras, les pompiers nous ont signalé un possible foyer au premier étage.

– L'incendie se serait déclaré à deux endroits distincts ? demande le juge.

– C'est trop tôt pour le dire. Je vous suggère d'ailleurs de vite désigner un expert. Un autre que ceux qui ont effectué les analyses initiales...

Krause fronce les sourcils, surpris par la remarque.

– Parfois il vaut mieux ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier ou plutôt faire jouer la concurrence. Vous savez comment sont les scientifiques, ajoute le flic.

Un second feu relancerait la piste criminelle. Les experts, qui penchent clairement pour l'accident, pourraient être tentés de négliger ce travail supplémentaire

afin de ne pas contredire leurs premières conclusions et ne pas perdre la face. C'est souvent pour cette raison inavouable que les magistrats demandent des contre-expertises. Pudlowski fait glisser une carte de visite sur son bureau.

– C'est un ami mais c'est surtout le meilleur. J'ai donné son nom au procureur adjoint mais il en a préféré d'autres.

Le juge regarde la carte avec l'identité de l'expert.

– Commissaire, je peux vous demander pourquoi vous n'avez pas mentionné ce second départ de feu dans votre rapport ?

– Parce que les pompiers m'en ont parlé très récemment et sans aucune certitude. Mais aussi pour éviter tout risque de fuites dans la presse. Il m'a semblé plus judicieux de garder cette histoire entre vous et moi. Au moins tant que nous n'aurons pas de preuves. Vous n'êtes pas d'accord ?

– Si. Au fond, vous ne croyez pas à l'accident, commissaire ?

– Sincèrement, je ne crois rien. Mais il est certain qu'en fonction des conclusions de notre expert, l'affaire est susceptible de prendre une autre tournure...

– Criminelle.

– C'est la spécialité de ma brigade.

Krause acquiesce, précise que dès demain à l'aube, à l'arrivée de sa greffière, il délivrera la commission rogatoire la plus large pour qu'il ait toute latitude dans ses investigations. Pudlowski propose, en retour, de lui faire des comptes rendus très réguliers, formels ou informels. Le juge commence à comprendre la popularité du flic parmi les magistrats. Il va chercher une bouteille de Glenfiddich au fond de l'armoire métallique où

Jacqueline range les procédures. Une éternité qu'il n'a pas bu en compagnie.

– Je suis ravi qu'on vous ait confié ce dossier monsieur Krause, dit-il en sirotant son scotch.

– Merci. Je ne suis pas certain que ce sentiment soit largement partagé.

– Possible, les réputations sont tenaces, mais j'imagine que ceux qui vous ont désigné savent ce qu'ils font.

– J'avoue que depuis ce matin je me pose la question sans trouver de réponse.

– Alors, laissez tomber. Cette affaire est suffisamment dégueulasse pour que ni vous ni moi ne perdions de temps avec des sujets accessoires. Savez-vous que cet incendie est le plus important dans Paris, depuis la Libération ? Que des salopards aient volontairement mis le feu ou qu'il ait pris accidentellement, ces pauvres gens ont droit à la justice.

Krause les ressert de whisky et attrape le bloc où il a pris des notes. Il dit au policier avoir repéré trois détails. La suroccupation de l'hôtel dont on imagine mal que le Samu social ait pu l'ignorer, l'absence du rapport de contrôle de la préfecture de police justifiant la conformité de l'établissement et le nom du propriétaire qui ne figure sur aucun document.

– Pour quelqu'un qui a seulement survolé le dossier, vous avez l'œil perçant, monsieur le juge. Je ne suis pas surpris. Vous souhaitez vraiment que je creuse cet aspect de l'affaire ?

– Oui. Pas vous ?

– Si vous ne me l'aviez pas demandé, je vous l'aurais proposé.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2025.

Couverture : Denis Hoch
Photo : © FGTrade/Getty Images

Cette édition électronique du livre *Les braises de l'incendie*
d'Éric Decouty
a été réalisée en octobre 2026
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1322-0)
ISBN ePDF : 979-10-349-1324-4